LA REUCHENETTE.

Le voyageur veut-il faire un écart dont il ne se repentira point, qu'il quitte la route de Bienne et qu'il aille, au travers des bois et des pâturages d'un paysage triste et monotone, visiter, à deux lieues au nord de Pierre-pertuis, l'antique abbaye de Bellelai: ce couvent de prémontrés fondé en 1136, fut l'ouvrage de la peur, ainsi que le prouve l'anecdote suivante consignée dans les chroniques du moyen âge. Sigenand, prévôt du chapître de Moutiers, étoit grand chasseur et promenoit souvent son oisiveté dans les bois voisins de sa résidence: un jour qu'il poursuivoit avec ardeur une laie, il s'enfonça dans les vastes forêts qui bordoient son domaine du côté du nord: égaré dans leur profondeur ténébreuse, séparé de sa suite, errant au hazard pour trouver quelque issue, il passe la nuit dans une angoisse mortelle: les courses du lendemain sont aussi vaines que celles de la veille: enfin, le troisième jour, prêt à périr de fatigue et de faim, il songe, selon la coûtume de son siècle, à intéresser le ciel à sa conservation et fait vœu de bâtir une église sur la place même où il se trouve, s'il parvient à sortir de ce labyrinthe inextricable: bientôt après il en sort, et, fidèle à sa promesse, il y fonde un couvent et veut qu'en souvenir il porte le nom de l'animal qui a manqué de causer sa mort dans ces déserts: telle est l'origine de Bellelai et de tous les défrichemens successifs par lesquels les moines éclaircirent cette sauvage contrée. Long-temps sous la protection des villes de Soleure et de Bienne, cette abbaye réunie récemment à la France avec les autres possessions de l'évêque de Bâle, n'a point échappé à la sécularisation. — Quand on en approche, on découvre à la tête d'un vallon étroit et isolé, de hauts clochers et de grands édifices; l'église est vaste: son fondateur Sigenand a son tombeau dans le chœur: au milieu des cours de la maison jaillit la source de la Sorne, petite rivière qui donna jadis le nom de *Sorngau* au pays de Moitiers-Grandval, et qui passe au pied du village de Sornetan, avant que de se précipiter dans les gorges du Pichoux et d'y former ces superbes cascades, dont nous avons déjà parlé.

Si l'on regrette la destruction de cette abbaye, ce n'est point parce que c'étoit un monastère; mais parce qu'elle étoit fort utile: comme tant d'autres couvens, celui de Bellelai n'avoit point oublié que le véritable but des associations monastiques est la bienfaisance ou l'instruction, et souvent l'une et l'autre. Riche, il légitimoit ses richesses par des aumônes si étendues qu'en 1786 les distributions en pain seulement passèrent mille quintaux; décimataire de plusieurs paroisses, il avoit fondé un hospice pour nourrir, instruire et élever seize orphelines nées dans ces mêmes paroisses dont il percevoit une partie de ses revenus; enfin, pour mettre à profit le savoir et les talens de plusieurs de ses religieux, il avoit établi un institut d'éducation très-bien entendu et dirigé, où l'on recevoit à un prix modique jusqu'à soixante élèves... Maintenant plus d'aumônes répandues; plus d'orphelines élevées; plus de disciples initiés aux sciences utiles et agréables: il ne reste que les nombreux bâtimens de l'abbaye où quelques fermiers ont remplacé les religieux: mais leur souvenir demeure en bénédiction dans la contrée, et les regrets prolongés de tout leur voisinage attestent que leurs vertus et leurs bienfaits ne sont point mis en oubli: le voyageur erre en silence dans ces cours, dans ces cloîtres, dans ces parvis, naguères si peuplés et si visités, à présent solitaires et déserts; il n'y entend plus des chants pieux s'élever harmonieusement vers le ciel protecteur; il n'y rencontre plus aucun de ces hommes exclusivement consacrés au soulagement et à l'instruction de l'humanité, et l'œil mélancoliquement fixé sur ces autels abandonnés, il répète cette belle tirade de Delille:

. . . . . C'est là, qu'amante du désert
La méditation avec plaisir se perd:
Le saint recueillement, la paisible innocence
Me semblent de ces lieux habiter le silence.

La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître inaccessible au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Les noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré! —

Après avoir passé le rocher de Pierre-pertuis, on descend dans la vallée d'Erguel, autrement nommée le val St. Ymier, d'un de ses plus grands villages et du fondateur de son ancien chapitre. Quoique d'un aspect moins imposant et plus gai que le Munsterthal, cette contrée a aussi des beautés qui lui sont particulières. Du joli village de Sonceboz, la route descend du côté de Bienne, le long de la Suze: cette charmante sœur de la Birse, née sur la frontière du pays de Vallengin, est souvent bruyante et sinueuse dans son cours. Tantôt elle coule mollement à vos pieds et laisse distinguer les petites truites de ses eaux limpides, tantôt on l'entend rouler à une grande profondeur, où elle se cache sous un berceau de feuillages: tour-à-tour elle arrose de riches prairies, elle embrasse de petites îles couronnées d'érables, de frênes et d'aubiers, elle dessine dans ses ondulations une foule de bosquets solitaires et de pâturages abondans. La vallée circule entre de hautes montagnes qui grossissent la Suze du tribut de leurs sources inconstantes; souvent un massif de forêts ou un rempart de rochers borne et diversifient la perspective; quelques métairies dans des sites heureux au milieu d'une riante culture, semblent être encore l'azile de la simplicité et des mœurs du bon vieux temps. En temps de pluie, on s'arrête à considérer une belle cascade qui tombe dans la Suze de 150 pieds de haut: non loin delà, étoit jadis un château fort: à peine en paroît-il quelques foibles débris sur un monticule nommé Chatillon, et, comme de tant d'autres, il n'en reste qu'un souvenir peu intéressant, pour tout homme qui aime mieux voir une ferme ou un chalet, qu'un palais ou un champ de bataille. Combien le toit du laboureur ou du berger me plait, quand il est, comme je l'ai vu plus d'une fois, adossé à quelque tour ruineuse ou construit des pierres même du donjon dans lequel s'enfermoient les tyrans de ses dévanciers! Et, si l'on rapproche les siècles passés du temps actuel, quel contraste consolant que d'opposer dans ces calmes vallées, les travaux de l'agriculture qui les fécondent, aux scènes de carnage qui les désoloient, le cultivateur tranquille qui les met en valeur aux chevaliers féroces qui les maîtrisoient, les troupeaux nourriciers qui y paissent aux chevaux couverts de fer qui y imprimoient leurs pas sanglans, et cette nature maintenant paisible et respectée à cette nature si long-temps outragée par de barbares dévastateurs, qui en fouloient au pied les beautés dans leurs passe-temps affreux, et n'en interrompoient le silence, que par les cris du désespoir, de la vengeance ou de la douleur.

La Reuchenette présente ensuite ses jolies habitations, le long d'une petite plaine à moitié encombrée par les blocs détachés du mont qui la domine: ce mont fixe l'attention par les larges bandes de rochers qui ceignent son front et ses flancs, par les jeunes taillis qui s'étendent entre ces gradins naturels, par la forêt qui en borde régulièrement le sommet et les flancs, et par les symptômes de destruction qui caractérisent cette masse incohérente et ruineuse. Entre sa base et la rivière, sont divers bâtimens, qui vivifient ce site sauvage, une auberge fréquentée, des bains à peu près abandonnés, des forges jadis très-actives et maintenant presque désertes. Quelques arbres s'élèvent entre ces maisons qu'ombragent leurs cimes élancées. La Suze, comme pour se délasser de ses sauts et de ses détours précédens, s'arrête sur le devant du hameau, s'y déploye sans bruit dans un bassin assez étendu pour s'y promener en bâteau, y forme une petite île buissonneuse, et reprend bientôt son cours tumultueux à travers des escarpemens et des précipices.

Les bains de la Reuchenette n'ont pu encore l'accréditer; j'ignore la nature et les propriétés de leurs eaux minérales, dont je n'ai pu me procurer l'analyse: mais je suis surpris que leur local vraiment romantique, leurs alentours solitaires et ombragés, la commodité des logemens et d'une grande route qui passe sous les fenêtres, n'y attirent pas un plus grand nombre de baigneurs dans la belle saison. L'homme mélancolique y seroit au mieux pour se livrer à ses réveries: le citadin fatigué du tracas bruyant des grandes sociétés y trouveroit silence et repos; l'ami de la promenade pourroit y satisfaire ses goûts par des courses variées, et l'être absolument nul, en y respirant un air pur et frais, allégeroit peut-être le fardeau pesant de son inutile existence.